

Mettre les personnes au centre et questionner le monde à partir d'elles

Paulo CERCAS-VERNIZ
Formateur TIC à Lire et Ecrire Bruxelles Sud-Est

J'adore ce que je fais. J'aime beaucoup le métier de formateur, c'est une découverte permanente. Ce que j'apprécie surtout c'est que c'est un métier qui ne doit pas être figé et je pense que c'est un métier qui a une grande souplesse, à tout niveau. On travaille avec de l'humain, avec des personnes, ce qui veut dire qu'on doit tout le temps se questionner, pas spécialement se remettre en question mais **se mettre en questionnement**. Car se remettre en question peut être culpabilisant, ça dépend de la démarche qu'on a à l'intérieur de soi. **Se mettre en questionnement** c'est plus large, ce n'est pas uniquement par rapport à ce qu'on fait mais c'est ouvrir davantage son horizon et essayer de voir d'autres possibilités, voir vers quoi on pourrait aller. Le questionnement c'est aussi une forme d'évaluation. On nous demande d'évaluer les apprenants, on nous demande d'évaluer le travail que nous faisons. L'évaluation ultime est celle qui met en questionnement les processus, l'ensemble, qui permet de donner une cohérence aux choses...

Comment, pour toi, cela s'applique-t-il à Lire et Ecrire ?

Ce que j'aime beaucoup à Lire et Ecrire, c'est la dimension d'éducation permanente, la mise en place d'une démarche citoyenne. Aujourd'hui, je sens qu'il y a cette volonté. L'enjeu pour l'avenir c'est, selon moi, de rester dans cette dimension, d'éviter que l'institutionnel ne prenne trop de place... Une institution a besoin de valeurs et de cadre pour fonctionner mais elle doit se poser les bonnes questions par rapport aux valeurs qu'elle veut véhiculer. Une institution qui fonctionne de manière verticale va induire chez les travailleurs, aussi bien chez les formateurs qu'à d'autres niveaux, des pensées, des attitudes, des comportements, des modes d'action qui vont être en contradiction avec la philosophie de l'éducation permanente et donc qui vont tuer – et j'utilise volontairement le mot 'tuer' car c'est un mot fort – à la base cette philosophie

magnifique qui est de mettre les personnes au centre de sa pensée, de ses représentations, de ses besoins, de ses envies, et de questionner le monde à partir d'elles. J'espère que l'institution pourra se questionner perpétuellement par rapport à ça... sinon il y aura des malentendus. Et alors, ce qui va malheureusement se passer, c'est qu'on va s'adapter et on va éclipser cette belle philosophie dans la mise en place de nos actions. Parce que derrière cette philosophie générale, il y a aussi la philosophie pédagogique de l'auto-socio-constructivisme. Il faut vraiment réfléchir au mode d'action qu'on met en œuvre... Parce que plus une institution grandit, plus il y a des risques qu'on perde ça de vue. Il ne faut pas non plus oublier qu'il y a des enjeux là-dedans, qu'il peut y avoir des tensions entre l'institution Lire et Ecrire et les institutions de l'Etat qui financent Lire et Ecrire... Il faut être attentif aux paradoxes, aux contradictions qui peuvent apparaître entre les exigences de l'Etat (au niveau financier par exemple) et les valeurs que nous voulons mettre en œuvre.

Tu dis qu'il y a un risque que le fonctionnement de l'institution devienne trop vertical. Est-ce qu'il n'y aurait pas alors une contradiction entre une institution qui demande aux travailleurs de faire de l'éducation permanente avec les apprenants et qui fonctionnerait, elle, dans la verticalité ?

Une institution peut être verticale mais tout dépend de la manière dont elle fonctionne, comment se vit cette verticalité. Si c'est une verticalité extrêmement carrée, fermée et rigide, ça posera problème. Mais si cette verticalité apporte un cadre de référence aux travailleurs, elle va répondre à leur besoin de se sentir en sécurité. Pour ça, il faut que ce soit un cadre humain, ouvert, pas un cadre qui ne tolère pas d'exception, car je pense que l'exception c'est le souffle, c'est ce qui permet de se questionner, de se demander si une loi est toujours valable, d'actualité...

Tu parles de cadre humain, ouvert. Comment vivez-vous cela au niveau de la locale ?

Ici, dans la locale, on est attentifs les uns aux autres. Si quelqu'un a besoin d'un coup de main pour une prépa ou pour autre chose, on le lui donne... L'information circule... On essaie d'être humains, d'être proches les uns des autres. Aurélie Akerman, qui est l'ancienne conseillère pédagogique de la locale, est quelqu'un qui nous a beaucoup aidés dans ce sens, elle mettait très fort l'accent là-dessus, et ça a permis de forger une bonne équipe avec des réflexes de constructivisme et de questionnement.

Est-ce que ce que tu défends aujourd'hui tu l'as construit petit à petit ou es-tu arrivé avec ces valeurs à Lire et Ecrire ?

Au début, quand j'ai découvert les valeurs de Lire et Ecrire, j'étais très content parce que ce sont des valeurs auxquelles j'adhère personnellement. Mais assez vite, ces belles valeurs ont été un peu occultées par mes craintes... Quand on ne connaît pas l'institution, quand on n'a pas encore une vue globale et assez fine d'où on est et du travail qu'on doit faire, il y a toujours une crainte. Cette crainte-là, je l'ai vécue et ça a été une source de stress profond... Jusqu'au jour où je me suis mis en questionnement, je me suis dit que j'étais en train de mélanger mes craintes personnelles avec la réalité. J'avais une certaine représentation de la réalité mais ce n'était peut-être pas la réalité. Et donc, j'ai voulu dépasser cette tension-là et je me suis dit qu'il fallait que j'apprenne à dire les choses sans blesser, à dire comment je les vivais... même si ce que je ressentais ne correspondait pas à la réalité.

Je n'avais jamais été formateur et il fallait que j'apprenne ce nouveau métier. J'ai dû me construire. Ça a pris du temps mais, à partir du moment où je me suis mis en questionnement, j'ai compris ces choses-là et ça s'est désamorcé de soi-même. J'ai donc appris à dire certaines choses, à ne plus les taire, à les dire de façon bienveillante pour ne pas heurter les gens et en spécifiant que c'est une opinion personnelle que j'exprime... Il faut savoir argumenter et ne pas uniquement dire pour dire. Si on dit quelque chose, ça va forcément induire des comportements, des jugements. J'ai dû accepter d'être jugé mais, au bout du compte, on y gagne car au moins les choses sont claires. Les gens n'auront plus d'apriori et ils sauront... Du fait que je sois transparent par rapport au boulot, ça peut induire d'autres comportements. Les autres ne vont pas se faire des représentations erronées puisque les choses sont dites. Et si, par contre, il y a des choses qui sont non dites chez les autres, j'ai appris à ne pas me faire un 'cinéma', j'ai appris à ne pas interpréter... Si quelqu'un ne me dit pas 'bonjour' un matin, je ne vais pas me faire des représentations, croire qu'il est fâché contre moi... alors qu'il n'est peut-être pas bien ce matin-là, qu'il est peut-être absorbé par ses pensées... Ce sont des choses qui sont très utiles pour travailler en équipe.

Et du point de vue de ton travail de formateur TIC, comment vois-tu les choses ?

Il y a aussi un questionnement sur la place des TIC en alpha qui est très important pour moi. Il me semble qu'il y a là une ambivalence car, d'un côté on travaille avec l'humain, et de l'autre on travaille avec une machine qui instaure une relation individuelle, chacun est face à son écran. Et donc, je me sens assez insatisfait et je me pose des questions sur comment animer, comment mettre plus d'humain dans les formations TIC. J'ai lu récemment un



article sur les dangers qu'il y a de se refermer sur soi quand on est face à un écran. Je pense que le formateur a un rôle à jouer là-dedans, je pense qu'il y a des choses à mettre en place. Parfois, en tant que formateur, je me sens un peu tiraillé entre donner le cours tel quel sans me soucier de ce type de question et... Je ne sais pas encore très bien mais, comme je me sens insatisfait, je cherche des pistes. Je ne conçois en tout cas pas que l'initiation aux TIC puisse se résumer à apprendre aux gens à se débrouiller avec l'ordinateur. Si on applique nos valeurs à la formation aux TIC, on doit communiquer... Mais c'est quoi la communication quand on est face à une machine ? Est-ce qu'il n'y a pas un isolement malgré que l'on communique avec des gens qui sont à l'autre bout de la terre ? Quelle est la satisfaction personnelle qu'on peut avoir au bout du compte ? Si on veut qu'il n'y ait pas seulement un rapport individuel à la machine, je pense qu'un formateur TIC doit amener une réflexion sur cette question dans son groupe. Je pense par exemple aux parents qui se trouvent devant des ados qui passent beaucoup de temps devant l'ordinateur. Est-ce que c'est bien/pas bien ? Qu'est-ce que ça peut induire comme comportement ? Le public que nous avons est peut-être plus fragilisé que d'autres, moins armé face à ça... mais il ne faut pas généraliser non plus parce qu'il y a aussi des personnes qui sont très bien outillées en termes de réflexion...

A Lire et Ecrire Bruxelles, il y a un groupe de travail qui rassemble les formateurs TIC des différentes locales... Y menez-vous des débats sur ces questions ?



Oui, ça commence à venir... On est en train de réfléchir à comment mettre une réflexion en route et dégager du temps pour travailler là-dessus l'année scolaire prochaine... C'est quelque chose qu'il faut négocier. Comme il y a d'autres choses à discuter et à mettre en place, c'est assez lent et parfois j'ai une frustration à ce niveau...

Pour terminer, peux-tu dire en quelques mots ton ressenti par rapport à la manière dont ton questionnement trouve un écho au sein de Lire et Ecrire ?

Lors d'une réunion des formateurs TIC avec Anne-Chantal Denis, qui est la directrice de Lire et Ecrire Bruxelles, la question a été abordée indirectement et j'ai eu le sentiment d'une grande ouverture de sa part. Ça m'a réconforté de sentir à travers ses réponses qu'elle portait les valeurs philosophiques dont j'ai parlé. Vraiment j'étais assez touché et content.

Je trouve aussi que la démarche que fait Lire et Ecrire d'aller vers les travailleurs pour leur demander comment ils vivent leur boulot, leur fonction est tout à fait dans cette dynamique. Pour moi, c'est quelque chose qui est louable, c'est le signe que l'institution n'est pas fermée. C'est déjà une ouverture que de laisser ainsi la parole aux travailleurs.

Propos recueillis par Sylvie-Anne GOFFINET